J'ai poussé un long cri,

très long,

un cri terrible qui n'en finissait plus de jaillir de ma gorge,

de monter de mon ventre,

de naître de ma peur,

un cri qui charriait la douleur,

la terreur et l'incompréhension,

un cri d'impuissance aussi,

comme un appel au secours,

comme quelque chose qui se casse et qui ne pourra pas se réparer.

Jamais de ma vie je n'ai poussé un tel cri, jamais. Aucune tristesse, aucune blessure, aucune peine ne m'avait conduite aussi loin dans la souffrance. Je crois bien que si je n'avais pas crié j'aurais explosé. Ce que le cri a expulsé de moi était trop lourd pour que je le garde, cela m'aurait écrasé le cœur, compressé les organes, cela m'aurait étouffée.

J'ai hurlé, hurlé, et quand la porte de ma chambre s'est ouverte d'un coup, j'étais assise dans mon lit, la couette rejetée, et je criais obstinément dans le noir.

Ma mère m'a prise dans ses bras, *Julie*, elle disait, *Julie*. Elle répétait mon prénom sans parvenir à assembler une phrase. La lumière s'est allumée, mon père est entré, suivi de mon frère, l'un comme l'autre tirés du lit, ne portant qu'un caleçon. Je les ai regardés sans trop comprendre ce qu'ils faisaient là. *Ça va, Poids plume ?* a demandé mon frère. Je déteste quand il m'appelle comme ça. J'ai eu envie de le traiter d'abruti et j'ai réalisé que j'avais rêvé.

Le cri était né dans mon rêve.

Il y a eu un grand moment de silence, ma mère a de nouveau chuchoté *Julie* tout près de mon oreille, je sentais la chaleur enveloppante de ses bras. Mon père et mon frère se tenaient immobiles, un air mi-préoccupé, mi-idiot sur le visage, et j'ai éclaté de rire.

Au lieu de rassurer tout le monde, mon rire a provoqué une explosion de protestations : mon frère a décrété que je me foutais du monde, mon père a poussé un long soupir et ma mère m'a lâchée tout de suite.

Un rêve, j'ai expliqué, *j'ai fait un rêve, ou plutôt un cauchemar, c'est ce qui m'a réveillée en sursaut.*

C'est en parlant que j'ai réalisé combien j'étais essoufflée, mon cœur battait trop vite et fort dans ma poitrine, je me sentais épuisée comme après une longue course. Ce grand crétin de Thomas m'a fait remarquer que nous étions samedi matin et qu'il était à peine 7 h 30, qu'il avait prévu de dormir parce qu'il passe le bac dans un mois, qu'il a besoin de sommeil et que ce ne sont pas des manières de hurler comme ça, même si on rêve qu'on est

poursuivi par un type avec un masque de hockey brandissant un grand couteau.

Quand il a eu fini sa tirade, il est reparti se coucher. Je suis restée seule avec mes parents qui voulaient savoir si j'allais bien et si je me souvenais de mon rêve. Ma mère a touché mon front et l'a jugé un peu chaud. Je les ai rassurés comme j'ai pu, je voyais bien qu'une alarme s'était enclenchée dans leurs regards. Dès que j'ai de la fièvre ou qu'il se passe une chose qui sort de l'ordinaire, ils repensent à ce que – dans la mythologie de la famille – on appelle *le jour où j'ai failli mourir*. J'avais trois ans, j'avais fait une crise de convulsions, j'avais cessé de respirer une poignée de très longues secondes, serrée dans les bras de mon père. Il paraît que j'étais devenue toute noire de visage et bleue des lèvres. J'ai beau n'avoir aucun souvenir de cet épisode, je sais qu'il traverse l'esprit de mes parents dès que je vais mal. Tout va bien, j'ai fini par dire, en reprenant mon souffle, *ce n'était rien qu'un mauvais rêve*. Et pour couper court aux questions, j'ai menti en ajoutant que j'avais totalement oublié ce qui m'avait fait crier dans mon sommeil.

Quand ils m'ont enfin laissée, j'ai éteint la lumière, je me suis allongée, j'ai attendu que les battements de mon cœur s'apaisent et j'ai repensé à mon rêve.

Il était là.

Parfaitement gravé dans ma mémoire.

Dans les moindres détails.

Et je ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu le raconter

à mes parents. Je ne comprends pour pourquoi j'ai su d'instinct que ce rêve serait un secret.

J'étais un petit garçon.
J'étais perdu.
J'étais dans la forêt de Hokkaido.
J'étais seul.
Totalement,
absolument,
terriblement,
seul,
perdu,
pire que perdu :
abandonné.

Dans l'obscurité, je regarde les poussières danser entre les rayons lumineux des stores. La fenêtre de ma chambre ouvre vers l'est où le jour se lève. L'appartement a beau n'être qu'au troisième étage, le soleil l'éclabousse de lumière, à condition que la matinée soit belle et le ciel dégagé. Je ne ferme jamais entièrement mes stores, cela forme des rangées de pointillés entre chaque lame de plastique, la lumière peut entrer, quadriller l'espace, et des escarbilles imprécises flottent, s'éclairent un instant, disparaissent, réapparaissent dans un autre rayon plus bas. Certains matins, quand j'ai du temps, je regarde ce ballet pendant des heures. Je n'imagine rien de précis, pas de station spatiale ni de météorites dans les vents solaires, ça me suffit de savoir qu'il s'agit de poussières minuscules glissant de faisceau en faisceau, c'est beau, c'est simple.

La banalité de ce que je vois est rassurante, je m'y perds encore un peu, je sais bien que je gagne du temps, je repousse le moment où je vais repenser au rêve du petit garçon, et puis je cède, j'ai envie de le retrouver, même s'il me fait peur.

Je marche sur le bord d'une longue route goudronnée, les arbres agitent leurs feuilles loin au-dessus de ma tête,